THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1253

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ
OU



La Bastille
régénérée, ou
les portraits du jour
Comédie
par Lafontaine
(1797.)

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.
FRATERNITÉ

LA

RESTITUTION LÉGITIME,

OU

LES PORTRAITS DU JOUR;

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par P. A. PRÉFONTAINE.

Représentée le 15 prairial an 5, sur le théâtre de l'Ambigu-comique.

Prix : 10 sous.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Au Bureau de l'ÉCHO, rue de l'Oratoire, près le Louvre, Nos. 12 et 145, et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1797.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame SIMON, ci-devant femme-de-chambre.	*Talon, femme.*
Mademoiselle DE BELCOURT, sous le nom de FLORINDE, passant pour la fille de Mme. SIMON.	*Cousin, fme. Picard.*
DE VERSEUIL, sous le nom de JASMIN, valet de Mme. SIMON, amant de FLORINDE.	*Isidore.*
FAUSTIN, homme faux, caractère commun.	*Jeault.*
VALCOURT, bel esprit, être fat et sot.	*Camaille.*
PÉDANTINI, homme parvenu et plein de jargon.	*Bougnole.*
DUTRAVERS, personnage sententieux, auteur griffonnier.	*Lebel.*
SOPHIE, coquette à la mode.	*Julie.*
LUCINDE, coquette à la mode.	*Sophie.*
Un Notaire.	

La scène est à Paris dans plus d'un salon.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

TRACER avec énergie et mettre en scène les minauderies de nos puristes élégans et glacés, de nos jolis juges littéraires et de ces riches de nouvelle fabrique, c'étoit s'imposer une tâche plus délicate que pénible; et j'ignore si je l'ai bien remplie. Au reste, s'applaudir de ses efforts, ce n'est pas se vanter du succès.

Je devois m'attendre à la censure et à la flatterie de ces êtres impérieux par système ou faux par caractère; mais l'encens noircit l'idole. Leur critique amère ne m'atteint pas, le feu follet de leur imagination ne m'éblouit point; et je n'en reste pas moins ferme dans mes principes. Que les hommes estimables me tiennent compte de mes efforts, et mon but est rempli.

Depuis que tout le monde a la manie d'écrire, grace à la dépravation du goût, on ne reconnoît plus la scène française; et, si l'on en croit certaines gens qui vous glapissent sans cesse à l'oreille, *des effets*, monsieur, *des effets*, il faut absolument renoncer à la morale.

On ne voit plus sur la scène que des événemens qui tombent des nues, de grands faits qui fatiguent les yeux et étourdissent sans laisser une pensée durable, des ombres encapuchonées de leurs linceuils, des situations

rebattues, des convulsions en impromptu, des dénouemens volumineux et souvent inintelligibles ; enfin, des pièces où l'on voit que l'auteur s'est contorsioné l'imagination, pour enfanter des caractères qu'il a rêvés et dont il ne pourroit ou n'oseroit se rendre compte à lui-même. Voilà pourtant, depuis quelques années, le cercle vicieux et puérile où l'ignorance et la médiocrité se sont empoisonnées.

J'aurois peut-être des reproches à faire à certains artistes qui ont joué cette pièce, et auxquels plus d'un auteur a le droit de recommander plus de soin dans leur mémoire et de vérité dans leur diction ; cependant je dois rendre justice à mesdames *Cousin* et *Julie Diaucourt*. Citer le nom de cette dernière, c'est me dispenser de faire son éloge ; et d'ailleurs le public, qui vient chaque jour lui payer un juste tribut d'applaudissemens, doit lui prouver qu'il sait encore mieux que moi apprécier ses talens.

LA
RESTITUTION LÉGITIME,
OU
LES PORTRAITS DU JOUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN *seul.*

COMME tout est changé dans ce Paris... on s'y reconnoît à peine.... Disons mieux, chacun s'y méconnoît.... Un tas de nouveaux enrichis qui ont desséché la fortune publique affichent un luxe insolent, tandis que l'honnête homme gémit dans le silence et la misère... O fortune! aveugle fortune! suis-je assez ta victime.... Madame Simon, aujourd'hui maîtresse de cette maison, en étoit autrefois la femme-de-chambre; et moi, réduit à cette malheureuse condition, il me faut supporter les caprices d'une femme à laquelle j'aurois rougi naguères de.... Mais espérons tout du tems et de la justice... Madame Simon m'attend; et, dans toutes les conditions de la vie, il faut remplir ses devoirs, quelques pénibles qu'ils soient.... Il falloit, pour comble de maux, que l'amour vînt m'assieger jusques dans mon infortune.... J'aime mademoiselle Florinde, sa touchante naïveté m'interesse....

mais je la vois... Quelle différence entre elle et sa mère!....

SCÈNE II.

JASMIN, FLORINDE.

FLORINDE.

DÉJA de retour, Jasmin?

JASMIN.

Oui, mademoiselle, et je cours porter les réponses à madame votre mère.

FLORINDE.

Je ne crois pas qu'elle soit encore visible.

JASMIN.

En ce cas, permettez que je me retire.

FLORINDE.

Croyez-vous que nous ayons nombreuse compagnie ce soir?

JASMIN.

Si l'on en peut juger par les invitations, la société sera bruyante.

FLORINDE.

Quels sont à-peu-près les personnages pour ce soir?

JASMIN.

Eh! ne les connoissez-vous pas, mademoiselle, lorsque ces messieurs viennent si souvent fouler le parquet du sallon et piquer la table de votre mère.... et vous débiter mille extravagances que la sottise et la fatuité leur suggèrent?

Par

Par exemple, ce Valcourt, petit fat, gros de lui, pétrit d'amour-propre et boursoufflé d'ignorance ; un certain Pédantini, valet parvenu, charlatan, empyrique, qui, par son jargon et ses bassesses, est venu à bout d'usurper une réputation qui tombera d'elle-même ; une Lucinde dont je rougirois de tracer les mœurs et les habitudes ; une Sophie qui pousse le luxe et la luxure à leur dernier période.... Vous peindrai-je un Faustin, caractère faux, parasite affamé, être vil et rampant, flagorneur, méchant pour le plaisir de nuire, reptile dangereux pour la société... Enfin, un marchand d'esprit, auteur famélique et pitoyable qui amuse les loisirs des femmes de nos jours et qui se fait passer pour un coryphée littéraire, à l'aide de quelques maximes qu'il doit à sa mémoire et non à son esprit.... Qu'ajouterai-je encore, mademoiselle ?

FLORINDE.

Ah ! mon cher Jasmin, le tableau que vous venez de faire....

JASMIN.

N'est que trop vrai.... et je vois avec peine que madame votre mère donne dans tous ces travers.... Cependant, mademoiselle, il faut avouer que vous ne partagez guère ses goûts et ses plaisirs, et même, depuis quelque tems, j'ai cru remarquer une certaine mélancolie.

FLORINDE, *à part.*

Me serois-je trahie !... (*Haut*) Je vous assure, Jasmin, que vous vous êtes trompé et que....

JASMIN.

On sonne.... Pardon, mademoiselle ; c'est

sans doute moi que madame votre mère appelle, permettez que j'aille lui rendre les réponses de ce dont elle m'a chargé. (*Il sort*).

SCÈNE III.

FLORINDE *seule.*

Il est déjà parti... Que je suis malheureuse!... J'aime, et je suis obligée de dévorer mes chagrins, mes soupirs et mes larmes.... Pauvre jeune homme! il ignore que je suis instruite que le malheur l'a réduit à cette pénible condition.... Peut-être encore soutient-il, du fruit de ses économies, des parens infortunés auxquels il ne reste plus, comme à tant d'autres, que des yeux flétris par la douleur et bientôt fermés par la misère... A son maintien, à ses discours, on reconnoît aisément l'homme instruit et l'infortuné.... Mais on vient.... c'est M. *Pédantini*. Que ce personnage est fatiguant et ridicule!

(*Elle fait un mouvement pour sortir*).

SCÈNE IV.

FLORINDE, PÉDANTINI.

PÉDANTINI.

Quoi! seule ici, bel ange!

FLORINDE.

Qu'y a-t-il d'extraordinaire, monsieur?

PÉDANTINI.

Rien.... Bien au contraire.... j'en suis enchanté.... Comment va la petite santé? Ces yeux sont un peu langoureux.... Il règne dans tous ces traits une certaine vapeur de mélancolie qui vous rend encore plus intéressante et plus belle....

FLORINDE.

Monsieur, j'ignore le motif qui vous amène; mais si vous n'êtes venu que pour me débiter des galanteries, je ne suis pas disposée à les entendre.

PÉDANTINI.

Belle Florinde, pourriez-vous faire un crime à l'amour d'offrir un encens mérité à la sœur aînée des graces.

FLORINDE.

La modestie ne me permet pas de répondre à de pareilles fatuités, et la raison me défend de les entendre davantage.... (*Elle sort*).

SCÈNE V.

PÉDANTINI.

En vérité, cette jeune personne est d'un sauvage.... O mais.... patience.... La chère enfant s'apprivoisera.... (*Il réfléchit*).

(*En ce moment Dutravers entre sans voir Pédantini*).

DUTRAVERS.

Maudit siècle! où le génie est presqu'éteint et sans encouragement, où le mérite est sans

récompense.... En quinze jours, je fais quatre pièces du plus grand effet; eh bien! qui le croiroit? Tout est tombé.... Je tempête, je fais rage.... On me rit au nez, on flétrit ma réputation, on insulte mon honneur..... et je ne puis me venger.... Oui.... le triomphe n'est aujourd'hui réservé qu'à l'intrigant ou à un sot.... (*Apercevant Pédantini*) Eh! c'est bien lui.... C'est M. Pédantini....

PÉDANTINI.

Oui, M. Dutravers, c'est moi qui vous écoute. Vos plaintes sont fondées.... Mais que voulez-vous? C'est un malheur commun.... et malgré l'espèce de réputation dont je jouis, je ne suis pas moins révolté que vous en voyant cet essaim de frêlons qui volent le suc précieux de l'industrieuse abeille....

DUTRAVERS.

Si l'on étoit obligé de restituer tout ce qu'on a volé ou usurpé, il est plus d'une espèce de filous démasqués qui seroit réduite à la mendicité.

PÉDANTINI.

Que voulez-vous dire par ces paroles?

DUTRAVERS.

Des vérités.... Il y en a tant à dire!....

PÉDANTINI.

M. Dutravers, point d'apostrophe, s'il vous plaît...

DUTRAVERS.

Honni soit qui s'y reconnoît....

PÉDANTINI.

Vos sarcasmes et vos plates bouffonneries

commencent à m'ennuyer, M. Dutravers.... Allez vous faire siffler et persiffler sur vos théâtres, mais ne venez pas outrager un homme de ma sorte par vos propos injurieux... Au reste, ce n'est pas un faquin de votre espèce qui pourra ternir ma gloire.

DUTRAVERS.

Qu'appelez-vous, un faquin de mon espèce?... Apprenez que mon espèce vaut bien la vôtre... et qu'un auteur, fût-il cent fois plus mauvais que moi, est encore au-dessus d'un charlatan dont la réputation s'est fabriquée dans les antichambres et qui ne doit sa fortune qu'à des circonstances.

PÉDANTINI *furieux*.

Misérable écrivassier! c'en est trop. Je veux te faire périr sous le bâton...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME SIMON.

Madame SIMON.

QUEL est donc ce vacarme que vous faites chez moi? Il me semble, messieurs, que vous devriez respecter ma maison.

PÉDANTINI.

Madame, je suis au désespoir de vous avoir manqué à ce point; mais ne vous en prenez qu'à ce méchant rimailleur.

Madame SIMON.

Je suis étonnée de vos procédés, M. Dutravers.

DUTRAVERS.

Si vous connoissiez le motif, peut-être que...

Madame SIMON.

Il me paroît que vous êtes aigris l'un contre l'autre; mais je vous prie de vouloir bien vous réconcilier et de me prouver à l'instant que tout est oublié. Comment donc? Les arts et les sciences se bouder... Oh! je ne le souffrirai pas, et j'exige que vous vous embrassiez...

PÉDANTINI.

Vos moindres desirs sont des ordres pour moi, madame, et je suis prêt à vous en donner la preuve.

DUTRAVERS.

Je consens à tout ce que madame exigera.

(*Pendant qu'ils s'embrassent*).

PÉDANTINI, *à part.*

Le sot!

DUTRAVERS, *à part.*

Le pédant!

Madame SIMON.

Voilà au moins de la franchise.

DUTRAVERS.

Dites plutôt de la vérité.

Madame SIMON.

Allons, messieurs, ne songeons plus qu'au plaisir de la journée... L'aimable Faustin, la coquette Lucinde et la petite Sophie ne doivent pas tarder à se rendre... Ah! j'oublois l'incomparable Valcourt... C'est un jeune homme rare, pétrit de graces et de talens, à vingt-deux ans

on n'est pas mieux tourné ni plus aimable.... Croiriez-vous qu'il veut bien se donner la peine d'aimer mademoiselle Florinde, et que la petite sote a l'air de recevoir avec dédain un hommage dont sa mère se trouveroit très-honorée?... Mais passons dans mon appartement.... J'ai quelque chose à vous communiquer relativement à tout cela. Jasmin pourroit nous entendre, et j'ai tout lieu de craindre sa vigilance et sa pénétration...

PÉDANTINI.

Eh! que ne vous débarrassez-vous de ce personnage?

Madame SIMON.

Que voulez-vous? Ce garçon me paroît attaché; il a d'ailleurs de l'intelligence pour un valet... Rapportez-vous-en à moi... je m'y connois... Précisément le voilà déjà...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JASMIN.

JASMIN.

MADAME desire-t-elle quelque chose?

Madame SIMON.

Rien... et vous resterez ici en attendant mes ordres. (*Ils sortent*).

SCÈNE VIII.

JASMIN *seul.*

ET vous resterez ici en attendant mes ordres. Qu'il est cruel de se voir maltraiter... et par

qui?... Suis-je assez à plaindre d'être réduit à servir dans une maison où autrefois on prévenoit jusqu'à mes moindres desirs.... O jours heureux de mon enfance! qu'êtes-vous devenus? Cette femme si hautaine, si entêtée aujourd'hui de sa fortune mal acquise, servoit une mère qui, victime du hasard de sa naissance et plus encore d'une loi homicide, a été immolée par le crime alors triomphant.... Souvenirs pleins d'amertume!... Le poison du remords et des chagrins, pris goutte à goutte depuis huit longues années, ne cesse de circuler dans mes veines... O ma mère! si les pleurs dont j'arrose souvent votre tombe peuvent expier ma faute, croyez que je suis encore digne de votre pardon... Je ne crains point qu'on me reconnoisse... les traits de mon visage sont tellement changés... et puis cet habit.... Mais voici Florinde.... gardons-nous de nous découvrir...

SCÈNE IX.

JASMIN, FLORINDE.

FLORINDE.

Vous paroissez toujours affligé, mon cher Jasmin. Qui peut donc causer vos chagrins? Quelqu'en soit les motifs, je ne crois pas que vous les méritiez...

JASMIN, *à part.*

Que lui dire?

FLORINDE.

Et si vous avez des peines, confiez-les moi; l'intérêt

l'intérêt que vous m'avez inspiré, me les fera partager avec plaisir...

JASMIN.

Ah! mademoiselle, comment le sort d'un infortuné pourroit-il vous toucher?

FLORINDE.

On voit aisément que vous n'avez pas toujours porté cet habit.

JASMIN.

Moi... mademoiselle...

FLORINDE.

Vos procédés honnêtes, votre langage... tout vous trahit...

JASMIN.

Vous vous trompez, mademoiselle, je desirerois avoir la fortune et les qualités que vous me croyez.

FLORINDE.

Je ne prétends point vous arracher votre secret, du moment que vous ne me jugez pas digne de votre confiance.

JASMIN.

Ah! mademoiselle, que dites-vous?... Vous m'accablez... Vous, ne point mériter ma confiance!... Eh! quelle autre en seroit plus digne?... Où trouver un cœur plus sensible, plus compatissant?... Sachez que dès que je vous ai vue... vous m'avez inspiré.... l'estime et le respect qu'on doit à vos vertus.

FLORINDE, *à part.*

De l'estime!

JASMIN.

Ah! pourquoi ce sentiment ne peut-il dédommager des autres?

FLORINDE.

Si vous me jugiez digne de votre confiance, vous n'auriez pas cette réserve mystérieuse lorsque je vous parle de votre situation... Hélas! la mienne est encore plus dangereuse.

JASMIN.

Vous avez aussi des chagrins, mademoiselle?

FLORINDE.

Si vous saviez...

JASMIN.

D'où vient ce trouble?

FLORINDE.

Des parens malheureux...

JASMIN.

Aujourd'hui sont en grand nombre.

FLORINDE.

Victimes...

JASMIN, *avec douleur.*

Il en est donc dans toutes les familles!

FLORINDE.

Ont péri...

JASMIN.

Dieux!...

FLORINDE.

Et cette femme...

JASMIN.

Madame Simon...

FLORINDE.

N'est point ma mère...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MADAME SIMON, PÉDANTINI, DUTRAVERS.

Madame SIMON.

QUE faites-vous là avec ce valet, mademoiselle? Est-ce là votre place? Ayez la bonté de rentrer dans votre appartement, et vous dans votre anti-chambre. (*Ils sortent*).

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ FLORINDE ET JASMIN.

Madame SIMON.

EH bien! vous le voyez, M. Pédantini, je ne sais quel parti prendre; car enfin cette jeune personne pourra exiger des comptes, et je serois alors fort embarrassée... Cette maison, dont je me suis fait déclarer propriétaire, est bien à moi; car certaines lois ont mis toute la famille hors d'état de faire des réclamations: aussi suis-je tranquille.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LUCINDE, SOPHIE.

LUCINDE.

EH, bonjour! ma chère madame Simon.

Madame SIMON.

Enfin l'on vous possède, bien aimables... Eh

vérité, vous êtes d'une cruauté pour vous faire attendre...

LUCINDE.

Des visites indispensables nous ont arrêtées.

SOPHIE.

J'ai même manqué une charmante partie pour vous.

Madame SIMON.

Je vous sais gré du sacrifice que vous me faites...

LUCINDE.

Et mais voilà notre docteur Pédantini.

SOPHIE.

Et la crême de tous nos poêtes.

PÉDANTINI.

Comment vont les santés, petites friponnes? (*Il tâte le pouls*) Toujours un sommeil pesant, une imagination toujours en feu... Allons, avec des calmans nous parviendrons à rétablir l'équilibre des humeurs et à rendre à vos muscles leur première souplesse.

LUCINDE.

Mais je ne suis point malade.

SOPHIE.

Il y a long-tems que je ne suis plus sujette aux vapeurs.

Madame SIMON.

Vous êtes bien heureuse, ma belle, je voudrois bien en pouvoir dire autant.

PÉDANTINI.

Mesdames, je vous assure que vous avez besoin de mon ministère, et que...

Madame SIMON.

A propos... Y a-t-il long-tems que vous n'avez vu Amélie?

LUCINDE.

Cette précieuse ridicule qui affecte toujours de cadencer ses mots, et qui semble en être avare.

Madame SIMON.

Cependant elle m'avoit paru toute autre... Mais Olympe son amie...

SOPHIE.

Olympe... Où votre goût va-t-il se nicher?... Oubliez-vous donc qu'elle sera avant peu, comme sa mère, une momie ambulante?... Et puis n'avez-vous pas remarqué son air faux et cagot, ses yeux qui se lèvent sans cesse en *amoroso* vers le ciel, tandis que sa bouche médit à toute outrance et fait à chaque instant des entorses à la charité chrétienne.

LUCINDE.

En vérité, ce seroit folie de faire sa société d'êtres pareils.

Madame SIMON.

Au moins, n'auriez-vous pas les mêmes reproches à faire à la tendre Emilie?

LUCINDE.

C'est une prude qui a besoin de la société, pour quitter ce ton gauche et maniéré si commun aujourd'hui.

SOPHIE.

En effet, elle n'est pas mal; mais elle sait qu'elle est jolie.... On la voit dans les promenades se promener avec cet air Agnès qui

semble dire à tous les yeux : Fixez-vous donc sur moi, je suis la plus belle; mais si vous voulez me parler de quelqu'un d'aimable, citez Céphyse, Fierval, Coraline, et sur-tout Florville... c'est le plus galant cavalier que je connoisse. Enjoué, toujours content, jamais d'humeur, on le voit briller dans les cercles et se captiver, par son esprit, toutes les belles... Dans les soupers on ne parle que de Florville : aussi est-il quelquefois gâté par les femmes, et...

Madame SIMON.

Valcourt! Que devient-il?... Il devoit venir...

LUCINDE.

Toujours jeune, étourdi... On viendra peut-être à bout de le former; sa légéreté plaît assez.

SOPHIE.

Oui; mais avec peu d'esprit naturel, il n'est point instruit.

DUTRAVERS.

Combien il y en a qui lui ressemblent!

PÉDANTINI.

Mais comment donc, mesdames, du raisonnement?

SOPHIE.

Cela vous étonne, monsieur; sachez qu'une femme sait toujours distinguer l'ignorant de l'homme d'esprit.

Madame SIMON.

Mais si nous faisions un tour de jardin en attendant le reste de la compagnie.

LUCINDE.

Volontiers.

Madame SIMON.

Aussi bien ne serai-je pas fâchée de prendre un peu l'air... (*Elle sonne, Jasmin vient*) Si quelqu'un me demande, vous ferez passer dans mon jardin...

JASMIN.

Cela suffit.

SCÈNE XIII.

JASMIN *seul.*

PEUT-ON être plus malheureux! Sous cet habit je n'inspire à l'orgueilleux que le dédain et la pitié, et un intérêt peut-être bien foible à l'ame sensible... Que me sert maintenant ce déguisement? Florinde, l'aimable Florinde n'est point la fille de madame Simon.... Cette idée me fait un plaisir dont je ne puis me séparer... Oui... c'est trop long-tems différer... il faut qu'elle connoisse toute la force de mon amour... il faut que je tombe à ses pieds et qu'elle sache enfin...

(*Apercevant Florinde qui s'avançoit d'un air rêveur*).

SCÈNE XIV.

JASMIN, FLORINDE.

JASMIN.

AH! belle Florinde... je ne puis différer davantage... Feriez-vous un crime à un être malheureux, mais sensible, de vous aimer?

FLORINDE.

Si son amitié étoit sincère.... La pudeur en pareil cas ne me permet pas de m'expliquer.

JASMIN.

Eh bien! le coupable est à vos pieds et demande sa grace.... Mais apprenez tous mes malheurs et toute mon espérance... Je ne suis pas en effet ce que je vous parois être.... vous voyez dans Jasmin...

FLORINDE.

Eh bien!...

JASMIN.

Valet de madame Simon...

FLORINDE.

Achevez...

JASMIN.

De Verseuil, un de ces infortunés que le sort a poursuivi...

FLORINDE.

De Verseuil!... Ah! mon cœur ne m'avoit point trompé... Mais vous avez connu mon père, M. de Belcourt?

JASMIN.

Il étoit intime ami de ma mère.

FLORINDE.

Je suis sa fille... Hélas! il a péri.

JASMIN.

Et ma mère aussi.

FLORINDE.

Les cruels! pour me soustraire à leur fureur, il m'a fallu passer pour la fille de cette madame Simon,

Simon, qui, à force d'intrigues, est venue à bout de sauver mes jours.

JASMIN.

Destinés l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance par nos parens, trouvons au moins quelques consolations dans l'amitié.

FLORINDE.

Vous avouerai-je qu'un secret pressentiment, que mon imagination se plaisoit à caresser, m'avoit prévenu en votre faveur, et que mon cœur étoit à vous avant de vous avoir reconnu?... Mais comment rentrer en possession...

JASMIN.

Soyez tranquille, mes affaires sont en règle, et je vais de ce pas...

FLORINDE.

Quelle est votre intention?

JASMIN.

De me rendre à l'instant chez mon notaire, et d'attendre le moment favorable pour prouver à cette intrigante que les lois frappent tôt ou tard ceux qui manquent à la loyauté et à leur conscience... Mais on vient... Dissimulons.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME SIMON, SOPHIE, LUCINDE, FAUSTIN, PÉDANTINI, DUTRAVERS.

Madame SIMON.

Eh bien! vous le voyez, toujours ensemble.

LUCINDE.

En vérité, Florinde a le goût...

SOPHIE.

Pas si mauvais. Ce garçon a de la tournure.

Madame SIMON.

Allons, mesdames, c'est assez vous occuper de mon valet, songez donc que vous vous devez à la société.... Jasmin, retirez-vous.

JASMIN, *en s'en allant.*

Encore quelques instans, et je vais mettre ordre à tout ceci. (*Il sort*).

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ JASMIN.

LUCINDE.

Mais ce jeune homme m'a l'air d'y bien tenir sa place.

FAUSTIN.

Et mademoiselle Florinde en sait quelque chose.

FLORINDE.

Votre méchante ironie ne m'atteint pas, monsieur, et je la méprise.

Madame SIMON.

Il vous sied bien, mademoiselle, de répondre avec cette suffisance à un homme comme M. Faustin, qui veut bien vous honorer de ses bontés.

FLORINDE.

Madame, quand un homme se permet de franchir les bornes de l'honnêteté, c'est à nous à lui faire observer les distances.

Madame SIMON.

Qu'est-ce que les distances?

FLORINDE.

Oui, madame, les distances... et le forcer, malgré lui, à être plus délicat ou plus réservé dans ses procédés.

LUCINDE.

Mais elle fait de l'esprit comme un ange.

Madame SIMON.

Cet esprit-là me déplaît fort, mademoiselle, et je vous prie de ne pas tant faire la raisonneuse.

FLORINDE.

Mais madame...

Madame SIMON.

Taisez-vous.... je n'aime pas les répliques... Mais voyez donc...

FLORINDE.

Et quels sont vos droits?

Madame SIMON.

Mes droits!... Ah! je vous les ferai connoître; mais peut-on être plus... Sortez, mademoiselle.

PÉDANTINI.

Allons, madame Simon, ne vous emportez point; souvenez-vous que la modération est l'arme la plus belle que puisse employer une mère... Mademoiselle reconnoîtra ses torts, et j'espère que...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VALCOURT.

VALCOURT.

En vérité, on n'y tient pas... Quelle maison est la vôtre?... Comment?... pas un laquais dans l'anti-chambre pour me recevoir ni m'annoncer... Je sonne en vain pendant une heure, et c'est une vieille femme qui vient enfin m'ouvrir... Quel bruit épouvantable! Les oreilles en sont déchirées; j'ai cru qu'il y avoit chez vous une légion de... Ah! voilà l'aimable Lucinde et la charmante Sophie.... Mais, que vois-je? Les muses et les graces... En vérité, madame, votre maison est le rendez-vous des arts et le temple du bon goût.

Madame SIMON.

Les choses aimables ne vous coûtent rien.

LUCINDE.

Ma foi, mon cher Valcourt, vous arrivez fort à propos.

VALCOURT.

Qu'y a-t-il? Comptez-moi ça.... Eh! la belle Florinde, comment va la santé?... Mais par quelle cruauté vos yeux sont-ils toujours tristes lorsque je vous vois?... Vous avez de petits chagrins... Ah! croyez que j'y prends la plus grande part... Et le souper de l'autre jour, comment l'avez-vous trouvé?

SOPHIE.

Charmant!

VALCOURT.

Avouez que j'ai bien du goût pour ces sortes de rafinemens de plaisir... aussi les femmes me poursuivent... Lucile, Cephise et Asaminte se disputent ma conquête... Mais malheureusement je ne puis me partager; et d'ailleurs près de vous, mesdames, j'oublie tous les cercles.

Madame SIMON.

Mais comme il est pétrit d'esprit.

PÉDANTINI, *à part.*

De sottise.

DUTRAVERS.

D'ignorance.

FAUSTIN.

De fatuité.

VALCOURT.

Ah ça, belle maman, vous connoissez mes intentions, et j'espère que mademoiselle Florinde voudra bien terminer mon bonheur.

Madame SIMON.

Monsieur, elle ne sait pas apprécier les avantages que la fortune lui présente. Vous la voyez... elle ne dit rien.

VALCOURT.

Concluons toujours le mariage, et je réponds de l'attendrir... Voulez-vous faire venir le notaire? Il me tarde déjà de voir couronner mon amour.

FLORINDE, *à part.*

Et de Verseuil ne revient point.

LUCINDE.

Quoi! vous voulez vous enchaîner sérieusement... Mais oubliez-vous donc que la société...

VALCOURT.

Y perdra... j'en conviens... Mais n'importe... c'est un parti pris.

FLORINDE, *à part.*

Le fat!

SOPHIE.

Valcourt n'a pas encore bien réfléchi.

FAUSTIN.

Monsieur est cependant loin de ressembler à ces étourdis qui affichent l'ignorance.

PÉDANTINI.

La pédanterie.

DUTRAVERS.

Et la fatuité.

VALCOURT.

En vérité, messieurs, je suis enchanté que vous ayez une aussi bonne opinion de moi... Le suffrage d'hommes éclairés et instruits est bien fait pour me dédommager de la critique des méchans... Mais, chère maman, faites donc venir votre laquais et ce notaire.

Madame SIMON.

Jasmin... Jasmin... Il ne répond pas.

PÉDANTINI.

En vérité, ces laquais d'à-présent...

DUTRAVERS.

N'ont pas autant de finesse que ceux d'autrefois.

VALCOURT.

En honneur, la métamorphose est presque complette.

Madame SIMON *sonnant.*

Il y a de quoi périr d'impatience et de colère... Jasmin... Jasmin.

Nota. De Verseuil paroît décemment vêtu, accompagné du notaire.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, DE VERSEUIL, LE NOTAIRE.

DE VERSEUIL.

Les voilà, madame, ce Jasmin après lequel vous vous impatientez si fort, et ce notaire que vous avez desiré.

Madame SIMON.

Mais Jasmin... ou monsieur... N'importe, qui êtes-vous?

DE VERSEUIL.

Avant de répondre à votre question, voudriez-vous me dire qui vous êtes?... Oui, madame... vous-même... et quelle est cette jeune personne?

Madame SIMON.

Comment, vous oseriez m'insulter chez moi?

VALCOURT.

Mais c'est abominable... Les propriétés, les bienséances, rien n'est plus respecté.

DE VERSEUIL.

Chez vous, madame... (*Au notaire*) Vous l'entendez.

Madame SIMON.

Oui, monsieur, et de quel droit venez-vous?...

LE NOTAIRE.

Du droit que des lois sages, mais tardives, ont accordé à une classe nombreuse de citoyens, celui de rentrer dans leurs biens et d'en chasser leurs vils usurpateurs.

Madame SIMON.

Que voulez-vous dire?

LE NOTAIRE.

Reconnoissez dans monsieur le fils de M. de Verseuil, (*mouvement de surprise*) dont vous avez extorqué la fortune, et dans cette jeune personne la fille de mademoiselle de Belcourt. Voici les contrats et les certificats légalisés qui attestent l'authenticité de la possession et la justice de la réclamation.

Madame SIMON.

Je reste confondue...

DE VERSEUIL.

Ce n'est pas tout; le masque doit tomber... Vous voyez dans cette madame Simon la femme-de-chambre de ma mère.

LE NOTAIRE.

Puissent toutes celles qui lui ressemblent avoir le même sort!

FAUSTIN.

Chacun seroit remis à sa place.

Madame SIMON.

Ah! M. de Verseuil, sans doute je suis bien coupable... et j'ai besoin de toute votre indulgence...

DE VERSEUIL.

Dites de la pitié... et sans la vie que vous avez sauvée à mademoiselle de Belcourt, vous n'échapperiez point à ma juste indignation.

(*Madame Simon sort*).

LUCINDE.

Eh bien! comme ce monde est faux maintenant!

FAUSTIN.

Que de masques aujourd'hui sur les figures!

SOPHIE.

Qui l'auroit cru? Cette femme n'étoit que...

LUCINDE.

J'ai toujours eu mauvaise opinion... Son nom seul...

SOPHIE.

Si elle avoit eu l'esprit d'en changer... Elle ne singeoit pas mal.

FAUSTIN.

Elle a eu tort... Tant de gens l'ont fait.

DUTRAVERS.

Souvent par circonstance, et presque toujours par nécessité.

FAUSTIN.

Quelquefois cependant la précaution seroit inutile; car, quand bien même certaines gens en changeroient...

PÉDANTINI.

On les reconnoîtroient toujours.

DUTRAVERS.

Leurs oreilles sont si longues.

DE VERSEUIL.

Allons, belle Florinde, le contrat est dressé, l'autel nous attend, vous consentez...

FLORINDE.

Mes sentimens vous sont connus, et mon plus grand bonheur est de faire le vôtre.

DE VERSEUIL.

Allons, messieurs, puisque le hasard vous a réunis pour être les témoins d'un acte de justice, profitez aussi du plaisir qu'il vous présente... Puissent toujours les lois terrasser le méchant, l'oppresseur, et venger les droits sacrés de la nature, en protégeant l'innocence et l'humanité!

FIN.

De l'imprimerie de MICHELET, rue de l'Oratoire, près le Louvre, Nos. 12 et 145.